

Pierre Penel, résistant et maquisard.

Présentation.

J'ai publié le texte qui suit dans la revue L'Araire, qui traite de l'histoire et du patrimoine du Pays lyonnais (où se trouve la commune où habitait Pierre Penel). Ayant cultivé, comme tous mes proches, le souvenir de Pierre, ou plutôt : ayant été élevé dans son souvenir par ma mère Yvonne, sa sœur, j'ai donc trouvé un jour, plus de soixante ans après sa disparition, des pages pour recueillir son souvenir dans cette revue locale. Auparavant, ma mère avait édité pour ses proches une brochure destinée à fixer son souvenir chez les plus jeunes des descendants de la famille.

Dans le culte familial, « tonton Pierre » (je l'ai connu brièvement, si brièvement que je n'en ai point conservé d'image en mémoire, parce que peut-être le rappel incessant dans ma prime enfance de Pierre, joint à sa photo qu'on nous montrait quotidiennement, a pu effacer l'image vivante que nous pouvions en avoir) était un héros. Depuis toujours, son arrestation, ses interrogatoires, son transport vers Buchenwald (que la maman prononçait 'Bukènoualde'), sa mort sans soins dans un froid terrible nous étaient expliqués et commentés dans les larmes.

Peu à peu, avec la prise de conscience du monde environnant (à la manière des petits têtards de grenouille qui, un beau jour, branchies devenues poumons, sortent la tête de leur bassin pour apercevoir l'univers), nous établissions un lien avec l'histoire de notre ville et de notre pays.

C'est alors que nous prenions conscience du caractère officiel de la mort des héros de la Résistance. Le nom de la place des Martyrs de la Résistance, située non loin de chez nous, me mettait mal à l'aise, mais je n'aurais jamais fait part à quiconque de ce sentiment. Les martyrs avaient été des gens prêchant la religion, l'amour de Dieu, etc., qui étaient tombés sous la griffe des païens et succombaient avec le pardon à la bouche. Or je subodorais que les Résistants, étant des combattants, n'entraient pas dans ce cadre, et que s'ils étaient morts, ce n'était pas pour avoir choisi ce moyen d'obtenir le salut éternel. Bien sûr, c'est ce que je suis en mesure de formuler aujourd'hui, mais ce malaise correspondait sourdement à ces formulations.

D'un autre côté, le sentiment des enfants était alors que les Français étaient tous opposés au nazisme, et que s'ils n'avaient pas immédiatement réagi contre l'armistice, c'était la faute de Pétain, qui avait pris les devants et empêché le peuple de s'exprimer. Or deux ou trois choses sont peu à peu, dans mon esprit, allées à l'encontre de ce semblant d'évidence. La découverte progressive de l'esprit de résignation des Français : la maman, qui pleura son frère Pierre jusqu'à ses derniers jours, en 2010, n'avait jamais, me semble-t-il, vraiment analysé le phénomène du pétainisme ; je l'entends encore parler de ce vieil homme si émouvant, qui voulait sauver la France, mais qui, à plus de quatre-vingts ans, avec sa voix chevrotante, était bien incapable d'entreprendre cette tâche. Ensuite, la constatation du fait que, chez les gens de cette époque, il était « impossible » de résister ; se dresser contre l'occupant vous mettait en danger de mort, non seulement vous, mais le village, le quartier, la ville, le pays ; les « terroristes » étaient bien des terroristes ; il fallait être fou ou voyou pour coller des affiches ou tirer sur les occupants. Et enfin, plus grave et rampant comme une amibe aplatie dans les égouts de nos vies, le retour visible de ce qui jamais n'avait été extirpé, le fascisme à mi-voix, l'antisémitisme ricanant, l'anticommunisme beuglant, le racisme scandalisé et leurs horreurs grisâtres – jusqu'à l'éloignement historique et l'oubli des temps de la Résistance au long des lustres et des décennies.

« Tonton Pierre » est un dieu familial intime qui jamais à nos yeux n'a vieilli, qui n'a laissé que des bribes de douleur bientôt éteinte, que des fragments de mémoire et de phrases. Avec les siècles, sa plaque de rue disparaîtra. Sa révolte, je pense, jamais.

Pierre Penel

A Saint-Genis-Laval, la rue Pierre Penel, qui débouche du bourg ancien sur la Grande Rue, rappelle aux passants le souvenir d'un jeune ouvrier saint-genois, résistant et mort en déportation.

En mars 1943, Pierre Penel était de ceux, bien rares, qui se dressèrent contre la loi de l'occupant et de ses complices de l'Etat Français pour prendre part à la lutte clandestine. L'évolution positive de la situation internationale

(victoire de Stalingrad, libération de l’Afrique du Nord, etc.) compta sans doute dans son engagement, son patriotisme aussi¹, mais il ne s’en est jamais expliqué. Il n’a laissé aucun écrit, mis à part une lettre brève envoyée du camp de Buchenwald, et ne s’en est guère entretenu avec ses proches. Les témoignages qui permettent peu ou prou de reconstituer sa lutte et ses actions ont été rédigés après 1945. Quelques éléments biographiques pourront aussi apporter un certain éclairage.

Chronique familiale.

Remontons quelques années avant sa naissance et parlons de son père, Benjamin Penel. Jeune paysan de Peyrus, dans la Drôme, il est engagé à vingt ans dans la sanglante bataille des Dardanelles (1914-1915). Il combat dans des conditions difficiles, et ne parlera presque jamais de sa « guerre de 14 ». Il a confié un jour à un proche que l’hiver fut si rude alors dans les Balkans que les loups affamés cherchaient à pénétrer dans les tentes des soldats entourées de neige glacée ; il fallait les repousser la nuit durant à coups de baïonnette à travers les toiles. Il revient du front en pacifiste convaincu, mais il a contracté au cours de cette campagne le paludisme qui, de crise en crise, ajouté à la douleur de la perte de son fils Pierre, finira par le terrasser au tout début de sa retraite, en 1949.

Pour compléter cette brève esquisse, évoquons avec émotion le présent qu’il fait à sa fille aînée, en 1931, pour la récompenser de sa réussite au certificat d’études. Ouvrier du P.L.M., sans beaucoup de ressources, il l’emmène à Genève, bénéficiant de la gratuité familiale sur les réseaux ferrés, et le père et la fillette, assis sur un banc, déjeunant d’un sandwich, viennent contempler le Palais des Nations, siège de la Société des Nations² et espoir de paix pour Benjamin Penel et pour le monde.

¹ Un oncle maternel, Pierre Beaujean, était tombé tout jeune au front en 1914.

² On sait que la SDN était une organisation internationale introduite par le traité de Versailles en 1919, lui-même élaboré au cours de la Conférence de paix de Paris (1919), dans le but de conserver la paix en Europe après la Première Guerre mondiale.

A l'issue de la guerre, Benjamin a épousé Eugénie Beaujean, une jeune fille de son village. Le jeune couple vient s'établir à Oullins, où un frère de Benjamin lui a trouvé un emploi de soudeur-ajusteur aux ateliers du P.L.M. de la Mulatière. Ils emménagent non loin de là, dans la rue Diderot. Ajoutons qu'aux ateliers du P.L.M., fier de participer à la construction de locomotives toujours plus performantes, en « militant associatif », dirait-on aujourd'hui, il participe avec enthousiasme à la fondation et au développement de la coopérative ouvrière.



Les « Ateliers d'Oullins », en réalité à la Mulatière – Coll. C. Longre

Le couple voit naître deux enfants, Yvonne en 1920 et Pierre en 1922. Malheureusement, la maman meurt brutalement en 1924. Benjamin se remarie, et quelques années plus tard, la famille agrandie, quittant l'appartement exigü de la rue Diderot, vient s'installer à Saint-Genis-Laval, au 14 de la rue des Collonges, dans le vaste premier étage d'une vieille « maison des champs » avec jardin attenant. Plusieurs enfants sont nés de ce second mariage, et Yvonne, l'aînée, consacre son temps à aider sa belle-mère à élever ses jeunes frères et sa sœur. Puis elle se marie à son tour et va s'établir à Lyon en 1940, une fois son époux démobilisé.

Pierre est un adolescent sensible et enthousiaste, proche par son tempérament de son père Benjamin et de sa sœur Yvonne. Il se procure un piano et en joue fort bien. Mais il se rend à la moindre occasion à Peyrus, d'où viennent ses parents, au pied du Vercors, chez ses grands-parents maternels, qui portent une profonde affection aux deux enfants de leur

défunte fille. Par la suite, la ferme des grands-parents sera aussi pour Pierre un des ports d'attache de ses actions de maquisard.



Pierre Beaujean, le grand-père.

A ce propos, évoquons une scène singulière, qui se déroula quelques années après la Libération. Représentez-vous le grand-père de Pierre, un paysan de plus de 80 ans, trapu, tassé par l'âge, l'œil vif, portant avec dignité le « bouc à l'impériale » blanchi de sa jeunesse ; coiffé pour l'occasion de son chapeau noir à ruban de soie, il descend la grande rue du village ; devant les voisins médusés, il a calé sous son bras droit, enveloppé de papier-journal, un pistolet-mitrailleur bien graissé ; sous l'autre, il porte une boîte de chargeurs garnis de cartouches : il vient de découvrir cet arsenal dans une cache de sa cave, dissimulé là par Pierre, disparu depuis longtemps, et l'apporte à la mairie, ne laissant à nul autre le soin de le faire, car il accomplit avec gravité son devoir de citoyen.

Revenons à Saint-Genis, quelques années auparavant : Pierre se sent parfois seul, en compagnie d'enfants bien plus jeunes que lui, dont le cinquième naît en 1939. Il entre en apprentissage et obtient son C.A.P. de mécanicien. Puis, incorporé dans l'armée de l'Armistice, il se trouve à Arles au moment où, le 11 novembre 1942, la zone libre est envahie par les Allemands, et se rend alors chez ses grands-parents dans la Drôme. Il déclare à sa sœur Yvonne : « Je n'en peux plus, il faut agir, je dois rejoindre de Gaulle à Londres ! » Pour qui connaît son tempérament passionné, ce ne sont pas là vaines paroles. Surprise et un peu affolée, Yvonne tente de le raisonner.



Les enfants Penel en 1937 à Saint-Genis. Assis au centre, Pierre et Yvonne

Car au milieu des soucis de la vie quotidienne, sous l'emprise des discours larmoyants, réactionnaires et collaborationnistes de Pétain³, qui ont touché une population en plein désarroi, on commence néanmoins à songer à la révolte, ou parfois à la lutte organisée. Des proches de Pierre ont dit qu'il avait « commis des imprudences », qu'il s'était lancé sans réfléchir dans des actions qui devaient le mener à sa perte. Ne jugeons pas trop sévèrement de telles réflexions : la célébration de la Résistance et d'hommes et de femmes dont le nom, comme celui de Pierre, est inscrit sur les plaques des rues et gravé dans le marbre des monuments, pourrait donner le sentiment que leur combat fut d'emblée glorieux et salué par leurs compatriotes. La réalité fut bien différente !

L'engagement et la lutte.

Reprenant contact avec son ancien lieutenant, il entre le 1^{er} juin 1943 comme instructeur dans le maquis-école des M.U.R.⁴ (groupe Périclès) à Theys, dans l'Isère. Après la dissolution de ce centre d'instruction, il est affecté à

³ La politique atroce de persécution des juifs, des communistes et des franc-maçons que mène Pétain de son propre chef est alors mal connue de la population française.

⁴ En janvier 1943, les principaux mouvements de la zone sud (« Combat », « Franc-Tireur » et « Libération-Sud ») se regroupent dans les Mouvements Unis de la Résistance (M.U.R.) dans le cadre de l'Armée Secrète, fondée en 1942.

l'école des cadres du Haut-Jura. En octobre, avec sa camarade Danièle Jomaron, il monte une équipe chargée d'organiser des évasions, qui se spécialise dans ces coups de main courageux. C'est ainsi qu'en décembre 1943, il réussit à faire évader trois maquisards blessés gardés à l'hôpital de Périgueux. L'un d'eux est Lucien Frangal, qui le rejoindra à Lyon pour travailler avec lui et sera aussi déporté en même temps que lui. Pierre a pris le pseudonyme de « Marceau », du nom d'un jeune général tombé à 27 ans, figure héroïque de la Révolution française.

Chez lui, il n'est pas isolé. Une bonne partie de ses armes est dissimulée dans le sol du jardin cultivé par son beau-frère Etienne à Saint-Genis, au clos Chaurand. Sa lutte est soutenue par ses proches et ses amis. C'est ainsi que le maire de Saint-Genis, Charles Girard, lui procure l'état-civil et la carte d'identité d'un jeune homme décédé, qu'il gardera jusqu'à sa mort en déportation. En effet, Pierre attache un soin particulier à épargner à sa famille les risques de représailles dont sont coutumiers, dans leur lâcheté, les nazis et leurs collaborateurs, qui, dès le début de l'Occupation, se sont vengés sur la population civile de ce qu'ils nomment des « actes de terrorisme »⁵.

Il craint d'être filé. Un soir, à Saint-Genis, il entend des coups de feu derrière lui ; pensant qu'ils pourraient bien lui être destinés, il déploie toutes les ruses possibles pour rejoindre la maison familiale sans attirer l'attention. Rendons-lui hommage : jamais ses proches ne seront inquiétés. En même temps, par prudence, il se garde bien de leur fournir aucun détail sur ses actions. Mais les résistants ont besoin de « boîtes aux lettres », et Yvonne et son mari, à Lyon, jouent volontiers ce rôle. Malheureusement, en 1944, informés d'un « coup de filet » imminent de la Milice, ils brûlent la totalité des documents qui leur ont été confiés : les archives et la mémoire des actions de Pierre et d'autres résistants sont détruites.

5. Songeons entre autres à Guy Môquet, jeune résistant communiste de 17 ans, et aux 48 otages fusillés à Nantes, à Châteaubriant et au Mont-Valérien, sur ordre des Allemands et du ministre français Pucheu.



Pierre à 17 ans, en 1939

Il n'y eut certainement ni trahison intentionnelle, ni dénonciation. Soulignons-le ! Ses proches, ses amis, Peyrus et Saint-Genis-Laval lui ont été fidèles. C'est un acte banal d'espionnage qui a sans doute causé la perte de Pierre. On pense qu'une jeune femme payée par l'occupant a extorqué à un membre du groupe des confidences qui ont conduit à l'arrestation de Pierre et d'autres résistants par la Gestapo en gare de Perrache, le 13 mars 1944, alors qu'il était porteur de courriers pour le maquis. Pierre n'a pu cette fois échapper à l'ennemi, alors qu'en un autre temps, sa remarquable présence d'esprit l'avait tiré d'affaire le jour où, dans un tramway, des miliciens avaient procédé à la fouille des passagers : portant un revolver dans son veston, il l'avait prestement dissimulé dans un journal et, sans trembler, la main portant le journal levée pour la fouille au corps, il avait ainsi échappé de justesse à l'arrestation et à ses conséquences.

Les interrogatoires, la déportation et la mort.

Détenu du 13 mars au 22 avril au Fort Montluc, il est interrogé à l'Ecole de Santé Militaire⁶, réquisitionnée par la Gestapo. Ce sont de jeunes Français, ainsi que le S.S. Klaus Barbie, qui le torturent, sans rien obtenir de Pierre, qui garde le silence. Il lui arrive même de subir la question de la « baignoire »⁷ deux fois dans la même journée. On connaît les conditions d'internement dans les cellules surpeuplées de Montluc, où les prisonniers dorment sur la même litière de paille pourrie, qu'ils finissent par manger, étant donné l'affaiblissement auquel ils sont soumis.

N'ayant livré aucun renseignement à l'ennemi, protégeant ses camarades du maquis et sa propre famille grâce à ses faux papiers, il est déporté vers l'Allemagne. Parti de Compiègne le 12 mai, il arrive deux jours après au camp de concentration de Buchenwald, en Thuringe. Ce convoi de 2073 hommes est formé pour moitié de résistants. Les conditions de transport sont terribles. Les passagers ne reçoivent ni nourriture, ni boisson. Dans le wagon à bestiaux où se trouvent Pierre et son ami Lucien Frangal, qu'il avait délivré de la prison de Périgueux, sont enfermés 130 hommes, dont 14 ne survivent pas au voyage. Pierre, malade, est néanmoins contraint à travailler dès l'arrivée à Buchenwald.

De là, il est transféré à Dora⁸ avec une grande partie de ses codétenus, dont Lucien, qui assiste à sa fin. Citons son témoignage : « *Au milieu de toutes les souffrances qui nous unissaient, les jours passaient sans que nous perdions espoir. Transférés à Dora, non loin de Buchenwald, nous avons travaillé péniblement, sous toutes les intempéries, et en janvier 1945, Marceau tomba*

6. Aujourd'hui Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation.

7. Mis au point par les fascistes de Mussolini et largement employé par la Gestapo et ses aides, ce mode d'interrogatoire consiste à plonger le patient dans une baignoire d'eau glacée jusqu'à suffocation et à répéter cette même action plusieurs fois de suite. Nous ne parlerons pas ici des autres traitements infligés à Pierre par Barbie et ses collaborateurs.

8. Situé à 80 km du camp de Buchenwald, Dora, avec ses dépendances (« Kommandos ») d'Ellrich et de Harzungen, est une usine souterraine où sont fabriquées les fusées V1 et V2 destinées à détruire l'Angleterre. Dans cet immense souterrain glacé, les détenus travaillent par tranches de 12 heures, à peine nourris, et près de la moitié y perdent la vie. Pierre et Lucien participent aux travaux de terrassement à l'extérieur.

malade. Faute de soins, Pierre Penel mourut le 26 janvier 1945, à 22 ans, lui qui ne voulut jamais trahir son pays. »

Nous n'avons guère de témoignages précis sur sa vie de détenu, mis à part le fait que, durant les quelques mois passés à Buchenwald et à Dora, il établit des liens avec ses codétenus et apprend à converser en polonais, en yiddish et en allemand.

Ayant contracté une pneumonie, on le transporte, vêtu de la mince tenue rayée des détenus, sur le plateau d'un camion, par des températures bien inférieures à zéro, à l'infirmerie de Dora, où il décède sans soins.

Buchenwald et la lettre de Pierre.

Aujourd'hui, le camp de Buchenwald se signale au loin dans la plaine de Weimar par le beffroi qui se dresse au bord du plateau de l'Ettersberg, édifié après la Libération en même temps que le mémorial du camp. Le visiteur accède au camp de concentration par une route en lacets, que les gardiens appelaient la « route des chevaux chantants »⁹, étant donné que les détenus étaient contraints de chanter en tirant les charrois de déblais pour aménager cette chaussée.

Je ne parlerai pas ici de ce lieu de cauchemar et de mort, de sa spécificité et de son histoire, qui sont connus des lecteurs. Dirigeons-nous plutôt vers ce beffroi aperçu d'en bas, dont on sonne le bourdon lorsqu'un groupe se présente pour visiter les vestiges du camp et le mémorial. La base de la tour est formée d'une plaque circulaire de bronze, que le visiteur lyonnais ou saint-genois découvre avec émotion : y sont gravés les noms des lieux de détention et d'exécution des résistants lyonnais. On y lit les noms de Bron, la Doua, Montluc, Vénissieux, la Croix-Rousse, Saint-Genis-Laval... Le souvenir de Pierre rejoint ainsi, sous notre regard, celui des victimes du massacre de Côte-Lorette, arrachés à Montluc pour être assassinés à Saint-Genis, le 20 août 1944, cinq mois avant la disparition de Pierre.

9. « Strasse der singenden Pferde »

Le seul document de la main de Pierre qui nous soit parvenu est une lettre écrite le 8 juin 1944, sept mois avant sa mort, et expédiée un mois plus tard du camp de Buchenwald. Yvonne et son mari Etienne la recevront longtemps après - après avoir, jour après jour, attendu de ses nouvelles, voire son arrivée improbable, se rendant sur le quai de la gare des Brotteaux et brandissant au passage des trains qui rapatriaient déportés et prisonniers un carton sur lequel ils avaient inscrit son nom.

Le recto de la lettre porte une inscription administrative, dont nous donnons des extraits en traduction :

« Camp de concentration de Weimar-Buchenwald – Le jour de la libération ne peut pas encore être indiqué. Les visites au camp sont interdites. Les demandes sont inutiles. [...] »

L'expéditeur est *« Tallemard Jean – N° 51-491 – Block 17 »*. Jusqu'à la fin, son identité d'emprunt aura donc joué son rôle. Les destinataires sont sa sœur et son mari. Un cachet de la commission de censure du camp est visible à gauche, non loin des deux timbres à l'effigie du Führer, coupé en deux par le décachetage et tête-bêche avec lui-même.

**Konzentrationslager
Weimar-Buchenwald**

Der Tag der Entlassung kann jetzt noch nicht
angegeben werden. Besuche im Lager sind ver-
boten. — Anfragen sind zwecklos.

Auszug aus der Lagerordnung:

Jeder Häftling darf im Monat 2 Briefe oder 2 Postkarten empfangen und auch absenden. Die
Briefzeilen müssen übersichtlich und gut lesbar sein. Postsendungen, die diesen Anfor-
derungen nicht entsprechen, werden nicht zugestellt bzw. befördert. Pakete jeglichen Inhalts
dürfen nicht empfangen werden. Geldsendungen sind zulässig, sie müssen aber durch Post-

ALLEMARD Jean

Nr. 51.491

Block 17

Konzentrationslager
Weimar-Buchenwald

Nur die

Madame de

A 5 rue tête d



Lyon (6^{em})

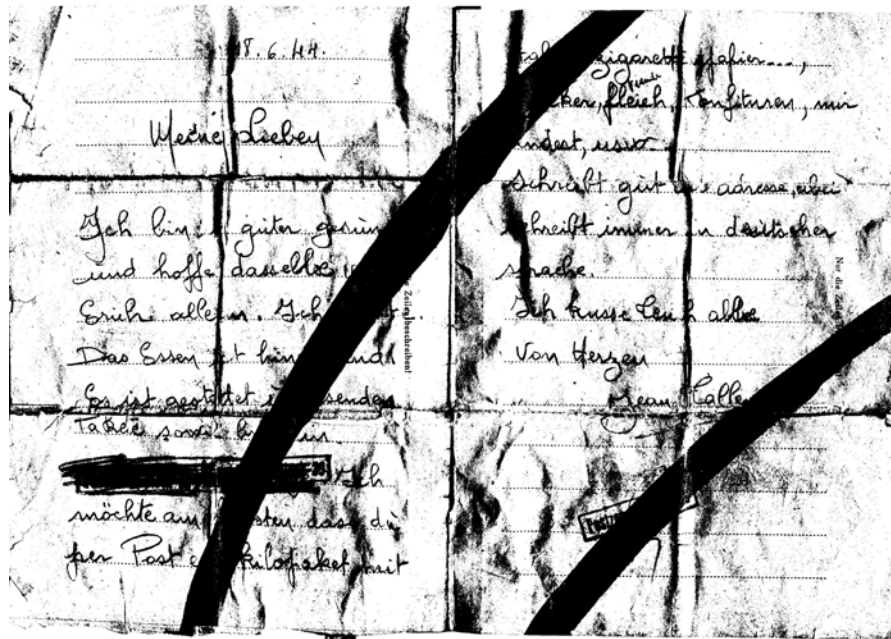
Block 39

RR



France

1/20
2/11



Le texte de la lettre, caviardé et rayé de grandes bandes noires obliques, est intéressant à analyser, même si de toute évidence la majeure partie en est dictée par les bourreaux du camp. L'écriture de Pierre est juvénile, mais ferme et assurée. Il écrit en allemand, car toute autre langue est interdite, aussi bien pour le courrier envoyé que pour celui que les détenus reçoivent. On lui a visiblement imposé le contenu ou fourni un modèle, car les demandes qui y sont exprimées devraient bénéficier aux besoins des gardiens. En voici la traduction :

« Mes chéris,

« Je suis en bonne santé et espère qu'il en va de même pour vous tous. Je [?]. La nourriture est suffisante.

Il est permis d'envoyer des colis à volonté. [?] Je préférerais que tu m'envoies par la poste un colis d'un kilo contenant du papier à cigarettes, du sucre, de la viande, de la confiture, etc.

« Notez bien l'adresse, mais écrivez toujours en langue allemande.

« Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

« Jean Tallemard »

Le passage de la forme collective (« *Mes chéris* », « *vous* ») au singulier (« *que tu m'envoies* ») ne peut pas être l'approximation de quelqu'un qui maîtriserait mal la langue dans laquelle il écrit. Les phrases sont bien construites, l'orthographe est correcte. Cette transition est insolite. A mes yeux, elle veut exprimer une intention particulière, un message intime et ardent de Pierre (qui sait qu'il a peu de chances de revenir) à Yvonne, sa sœur affectionnée, un appel qui franchira la mort.

APPENDICE

Soixante ans après la disparition de Pierre, Yvonne et Etienne ont édité une plaquette pour leurs proches et amis, dans laquelle sont reproduits divers documents, dont nous citons ici un certain nombre :

- Un certificat d'appartenance aux Forces Françaises de l'Intérieur, daté du 10 février 1948.

- Les portraits de quelques camarades résistants déportés : Louis Archer, Jean Biez, Marius Chardon, Roger Radisson, François Vernaton.

- Un extrait de la liste des déportés du convoi parti de Compiègne, où Pierre figure sous son pseudonyme.

- Un témoignage de Danièle Jomaron : « *Ayant travaillé étroitement avec lui, je me permets de souligner la haute valeur de ce camarade si plein de cœur, d'enthousiasme dans son travail, de courage entêté et audacieux presque toujours mûrement réfléchi. Intrépide sans être un « casse-cou », il savait conduire son équipe sûrement et vaillamment à l'œuvre, toujours soucieux de l'entière propreté de tout travail qu'il entreprenait.* »¹⁰

- Un témoignage de Lise Lesèvre, arrêtée en même temps que lui à Perrache : « *Nous avons eu les mêmes traitements à la Santé [...]. J'ai été témoin de son courage. Nous nous encourageons mutuellement d'un sourire, bien que jouant pour*

¹⁰ Ajoutons à ce texte le souvenir du témoignage oral de sa camarade résistante Yvonne Sarreméjane, soulignant la valeur humaine exceptionnelle de Pierre.

*les Allemands la comédie de nous ignorer. Mon mari et mon fils ont été arrêtés quelques heures après nous. Ils ne sont pas revenus. »*¹¹

- Le témoignage personnel d'un de ses camarades, le lieutenant-colonel Robert Lagarde, dont nous citons un passage : « *Il nous a rendu la liberté par ses souffrances et son sacrifice.* »

- Deux articles du quotidien lyonnais « *Le Patriote* », de juin 1945, dans la rubrique concernant Saint-Genis-Laval.

- Deux arrêtés de nomination, l'un au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume, portant attribution de la Croix de Guerre avec palme, l'autre au grade de lieutenant à compter du 6 juin 1944.

- Une lettre de remerciements du Préfet de la Région Rhône-Alpes, B. Biron, pour la visite que lui a rendue Yvonne le 29 novembre 2004 en lui annonçant la confection de la plaquette concernant son frère. Nous en retenons ces mots : « *Un Homme n'est pas tout à fait mort tant qu'il y a quelqu'un pour se rappeler son Nom.* »

¹¹ L'arrestation de son mari et de son fils avaient comme objectif de faire pression sur Lise Lesèvre, déjà indignement torturée physiquement. Elle a témoigné au procès de Klaus Barbie en 1987.